

Hétéros

Éloge de l'humide. Vertu de l'intermédiaire, du pré-conscient et du clair-obscur

André Jacques

Volume 22, numéro 2, automne 2013
Psychanalyse et temporalités II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022557ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022557ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jacques, A. (2013). Éloge de l'humide. Vertu de l'intermédiaire, du pré-conscient et du clair-obscur. *Filigrane*, 22(2), 75–88.
<https://doi.org/10.7202/1022557ar>

Résumé de l'article

Ce texte aborde de façon métaphorique la notion de préconscient en tant que « zone intermédiaire », et le rôle de cette instance dans le fonctionnement de l'appareil psychique. Un cas de figure tiré de l'histoire contemporaine et la référence à une facette de la société technologique actuelle, permettent d'illustrer la résistance de plusieurs à l'égard de cette zone claire-obscur de la psyché. La psychothérapie psychanalytique de groupe est évoquée comme moyen privilégié d'approcher l'« humide ».



Éloge de l'humide. Vertu de l'intermédiaire, du pré-conscient et du clair-obscur

André Jacques

Ce texte aborde de façon métaphorique la notion de préconscient en tant que « zone intermédiaire », et le rôle de cette instance dans le fonctionnement de l'appareil psychique. Un cas de figure tiré de l'histoire contemporaine et la référence à une facette de la société technologique actuelle, permettent d'illustrer la résistance de plusieurs à l'égard de cette zone claire-obscur de la psyché. La psychothérapie psychanalytique de groupe est évoquée comme moyen privilégié d'approcher l'« humide ».

« Au commencement était l'humide »
Anaximandre (-610/-546)

« Nous sommes faits uniquement
d'argile et de larmes »

G. Bachelard

Les sphères du monde physique n'ont de prime abord rien à voir avec celles de la psyché. Celles-ci sont régies par des lois tout autres que celles-là, comme en fait foi l'écart entre les disciplines étudiant les unes et les autres. Mais on peut parfois découvrir de surprenants rapprochements entre ces deux univers. Autrement dit, l'examen d'éléments ou de processus du monde physique peut nous ouvrir des perspectives sur le monde psychique complémentaires à celles que nous ouvre la clinique.

Ainsi en est-il d'un phénomène géophysique assez courant, les inondations printanières ou automnales. Parmi les causes des drames provoqués par ces événements, l'état des berges des cours d'eau continue partout sur la planète de soulever bien des questions. On sait que jadis, il n'y a pas si longtemps pourtant, plusieurs des zones de terre longeant les rivières ou les lacs étaient presque constamment humides. Une flore et une faune des plus diversifiées y vivaient. Avant tout, permettant cette richesse, le sol était spongieux et troué de creux, de crevasses, d'alvéoles. Ces zones pouvaient absor-

ber les crues d'automne et de printemps. Et les habitants humains issus des fermes ou villages environnants s'étaient établis, selon les conseils des personnes d'expérience, sur la terre ferme, assez loin des zones à risque. Peu de gens avaient alors à souffrir des crues des rivières et ruisseaux.

Tout cela s'est mis à changer à partir du moment où des propriétaires ont décidé d'optimiser leur capital terrien. La courte vue de ceux-ci, des lotisseurs, et l'appât de gains rapides ont porté les entrepreneurs à « intervenir », selon leur terme euphémique, à proximité des berges, à la suite d'études d'impact souvent bâclées soumises à des ingénieurs complaisants. Leurs interventions en vue de la vente de terrains et de la construction d'habitations ont consisté à « solidifier » les sols, c'est-à-dire à déverser dans toutes les infra-tuosités des berges des tonnes de terre de provenance souvent douteuse, et à recouvrir les surfaces limoneuses et absorbantes de gravats et de graviers assurant la stabilité de futures fondations. Pour faire encore meilleure figure, certains sont même allés jusqu'à bétonner la limite des surfaces ainsi obtenues, là où elles rencontrent l'eau. Du propre, du fiable, du robuste.

On comprend maintenant, ou du moins certains les comprennent-ils, les conséquences d'une telle manière de procéder. En intervenant de la sorte, les promoteurs, leurs entrepreneurs et leurs ingénieurs privaient les cours d'eau de cette « marge de manœuvre » essentielle pour que les variations des niveaux d'eau au cours des saisons ne causent pas de dégâts sur les constructions. Ils avaient fait le pari que ces extensions territoriales tiendraient le coup lors des crues de changements de saisons. Ce pari était évidemment risqué. La plupart en étaient conscients et ils se faisaient forts de pouvoir « gérer » ce risque en incluant les implications dans leur comptabilité.

Ce traitement infligé aux cours d'eau, avec ou sans conséquences fâcheuses, était, et est toujours, relié à plusieurs facteurs. Parmi ceux-ci, il y a sans doute, en plus de la cupidité, la fascination qu'exerce sur certaines personnes la perspective de maîtriser la nature et ce qu'il est convenu d'appeler ses caprices. Mais comment ne pas reconnaître, derrière cette passion, une conception de la nature faisant de celle-ci une réalité qui est essentiellement au service de l'homme ? Et dont les accès, les coups de tête, les extravagances se doivent d'être sévèrement contrôlés, sinon punis ? Des vieux ont beau dire, lorsque des digues se brisent, des pylônes s'écroulent, la mer se déchaîne et dévaste villes, villages et centrales nucléaires : « La nature se venge parce qu'on ne l'a pas écoutée » ; les homo faber choisissent de ne voir là qu'un défi de plus à rencontrer, avec une ardeur proportionnelle à l'humiliation qu'ils ont ressentie.

L'humide ennemi

Mais pour revenir à la question des zones humides, peut-être y a-t-il aussi, sous-jacent au traitement infligé aux cours d'eau, quelque chose comme la simple horreur de l'humide. Et on pourrait ajouter que cette aversion se retrouve sur le plan psychique chez quiconque répugne à aborder et à fréquenter les zones intermédiaires de sa vie d'âme.

À cet égard, le point de vue élaboré par Jonathan Little, auteur des *Bienveillantes* (Gallimard, 2006), dans un essai ultérieur intitulé *Le sec et l'humide* (Gallimard, 2008), mérite qu'on s'y arrête. L'auteur rapporte dans son ouvrage les hauts faits d'un ardent collaborateur nazi rexiste belge du nom de Léon Degrelle. À travers des sources croisées, Little retrace la vie de Degrelle (1906-1994) et en particulier la trajectoire de celui-ci au sein de la Waffen SS, où il tint un rôle de commandant dans la campagne que l'armée nazie mena contre la Russie. Degrelle publia en 1949 « une opération de justification et d'édification de légende », écrit Little, sous le titre *La campagne de Russie* (Éditions Art et Histoire d'Europe, 1987). L'ouvrage de Degrelle relate, dans un style de vieux classicisme français et sur un ton exalté, la grandiose et dévastatrice incursion des nazis vers l'Est, contre le monde bolchevique, incarnation de tout ce qui révulse le fasciste en proie à l'ambition incommensurable du Führer. C'est en scrutant et analysant cet ouvrage, dont il rapporte d'abondants passages, que Little élabore sa pensée sur « le sec et l'humide ».

Dans les descriptions des mœurs et de l'apparence de l'ennemi communiste, horde de Tatars, Samoyèdes et autres Mongols, Degrelle écrit « la fange, le marécage, le visqueux, la bouillie » ; le communisme, cette « marée rouge » (83). Freinant puis stoppant le progrès des nazis vers Moscou, la boue russe, « fétide, goudronneuse, épaisse comme de la poix, limon putride, immense cloaque, barbotière obscure, fange profonde... » (48-51) est à l'image de la gluante abjection bolchevique. Les cadavres russes sont eux-mêmes indissociables de cette masse liquide grouillante de vers. La liquéfaction inhérente à la mort est pour le fasciste tout entière projetée sur les restes de l'ennemi pourrissant le long des routes.

« Après sa mort, le fasciste, lui, reste généralement sec », rapporte Little des propos de Degrelle (63). Dans le champ sémantique où Degrelle décrit le cadavre nazi, celui-ci échappe aux « vert », « jaune », « graisse », « fondu », « pourri », « désagrégé » où baigne le cadavre bolchevique. Et pour que son apparence et son inévitable déliquescence ne troublent pas les survivants, il est promptement et proprement inhumé, « se retrouvant ainsi à l'abri, au sec et au chaud, protégé de l'humide, du froid, de la dissolution » (64).

À partir du récit de Degrelle, Little analyse tout au long de son essai ce qui dans la structure psychique du fasciste rend menaçant l'humide et tout ce qui lui est associé. Et il élargit l'opposition entre le sec et l'humide en la rapprochant de celle qui règne entre « le rigide et l'informe, le dur et le mou, l'immobile et le grouillant, le raide et le flasque, le dressé et le couché, le propre et le sale, le cuit et le cru, le repu et l'affamé, le glabre et le velu, le clair et le trouble, le translucide et l'opaque, le mat et le luisant, le doux et le visqueux » (35).

Sa thèse est à l'effet que dans chacun de ces couples d'opposés, le second terme menace le « Moi-carapace » du fasciste, alors que le développement du premier « lui permet d'échapper à la dissolution psychique, péril autrement grave que la défaite militaire » (*ibid.*). C'est dans ce sens qu'Adolf Hitler fut le sauveur transitoire d'un certain psychisme, par le fait qu'il s'est posé comme « chef des forces du Sec », et aussi celui du premier membre des oppositions énumérées.

Mais pour s'en tenir à l'opposition entre le sec et l'humide, on peut se demander ce qui de l'humide fait tant horreur aux forces et aux tenants du sec. Et aussi, de quoi se privent ceux-ci en optant parfois avec férocité pour le drainage, la dessiccation et autres formes extrêmes de l'assainissement.

On peut avancer que pour le fasciste, l'humide relève foncièrement de ce qui appelle et nécessite contrôle, censure, filtrage, tabouisation ; en un mot, de l'analité. Par ailleurs, le lien que souligne à travers les mythologies un Gilbert Durant entre l'humide et le féminin mériterait un développement qui dépasse le présent texte. Notons seulement combien ce thème récurrent de l'horreur que le féminin peut inspirer sous-tend nombre de pratiques sociales vouant le féminin au contrôle et à l'exclusion.

L'humide humain

Dans les zones de l'humain, le relativement sec est sans doute ce vers quoi nous tendons tous. « Notre » humide est fait non seulement de tous les fluides de notre corps, mais de tout ce qui en nous et de nous goutte, ruissele, coule, s'épanche, se répand, s'infiltré, s'insinue. Comment construire quoi que ce soit de solide, de stable, pouvant faire office de contenant et de fondement avec un tel matériau ? La théorie psychanalytique nous indique une voie : par l'aménagement, tout au long du processus de maturation, de plages où l'on peut accoster pour respirer, apprécier le courant, « voir venir ». Ou encore, plus dynamiquement, en se développant en un « je » qui surnage les courants, les flux, les reflux, les tempêtes des flots de la vie. Ou mieux, qui reconnaît ces

flots comme siens et s'en accommode, surfant à la jonction entre les courants internes et les vagues extérieures.

Certaines personnes se sentent constamment menacées par tout ce qui est vague et courant, fluide et liquide. Leur histoire personnelle ne leur a jamais permis d'assumer et d'inclure ces éléments dans leur expérience d'elles-mêmes. D'où, écrit Little, leur propension à se construire ou se faire construire — par le truchement de la discipline, du dressage, d'exercices physiques et souvent avec l'appui d'institutions académiques, militaires, politiques, voire carcérales — un Moi extériorisé qui prend la forme d'une « carapace », d'une « armure » dont on retrouve l'empreinte et la concrétisation, comme l'a avancé W. Reich, dans la structure musculaire. Celle-ci maintient à l'intérieur toutes leurs pulsions, leurs fonctions désirantes, là où de telles personnes, fascistes ou autres, n'ont pas accès. Tous ces éléments sont pour elles informes, et d'autant plus menaçants qu'ils n'ont jamais été reconnus et « subjectivée ». D'où l'importance vitale de se garder au sec. Car l'armure, la carapace ne sont pas, loin s'en faut, à toute épreuve. Ne pourrait-on pas voir dans ce portrait une parenté avec ce que Pierre Marty nomme la « pensée opératoire », qui serait une sorte de pathologie du sec ?

On peut comprendre les bénéfiques associés à une telle configuration : conjuration de l'angoisse, confirmation du bien-fondé du grandiose marmoréen. Degrelle verse dans le lyrisme quand il parle des éclatantes réalisations d'ingénierie civile et militaire de l'armée du Sec dans les bonnes années de sa marche conquérante. Et s'il est forcé de reconnaître la défaite des forces nazies en Russie puis en Europe, pas question pour lui de l'attribuer à autre chose, du moins pour la campagne de Russie, qu'à des conditions météorologiques adverses.

Ce dont se privent les artisans du sec et leurs frères humains lorsqu'ils se mettent à l'œuvre pour appliquer leurs mesures anti-humidité, renvoie à la fonction et au rôle de l'humide dans l'existence du vivant, et en particulier de l'humain. On sait que sur le plan géomorphologique, les zones humides, marais, marécages, marigots, ces terrains inondés ou non, habituellement gorgés d'eau douce, salée ou saumâtre de façon permanente ou temporaire, se caractérisent par une forte productivité biologique. Ils soutiennent des habitats pour la faune et la flore, tant terrestres qu'aquatiques. Tel que mentionné plus haut, ces milieux jouent le rôle de régulateurs naturels en retenant les surplus d'eau, diminuant ainsi les risques d'inondation et d'érosion des rives. Ils servent à la filtration des polluants et des sédiments en suspension dans l'eau. De plus, ils inspirent aux humains qui les fréquentent

le calme et la détente, comme en témoignent les peintures que Claude Monet a faites de ses étangs de Giverny.

Sur le plan de l'aménagement des territoires, assécher des marais, c'est priver les humains qui les avoisinent de ces avantages, ce qui à vrai dire ne constitue un drame que pour une bien faible proportion de la population. Qui, à part certains écologistes bien informés, activistes ou journalistes, peut s'inquiéter du sort de quelques graminées hydrophiles ou oiseaux à pattes palmées ? D'ailleurs pour un urbain, les marais sont un milieu propice à la prolifération de ces supposés ennemis de l'humanité que sont les insectes piqueurs...

Sans entrer dans le débat chronique entre environnementalistes et entrepreneurs ou politiques, on peut voir les milieux humides comme renvoyant à des réalités plus fondamentales. Je propose de les traiter comme une métaphore de tout ce qui chez l'humain est entre sol et eau, entre certitude et ignorance, ou, reprenant quelques-unes des oppositions ci-haut, entre le rigide et l'informe, l'immobile et le grouillant, le raide et le flasque, le propre et le sale, le cuit et le cru, le clair et le trouble, l'opaque et le translucide. Entre le masculin et le féminin ? Peut-être aussi. En tous cas, ce rapprochement ouvre un vaste champ de significations.

Humide et société

Sur le plan sociétal, l'humide et ce à quoi renvoie le cortège d'analogies qu'on peut lui associer évoque ce terrain grouillant des traits distinctifs spirituels, matériels, intellectuels et affectifs de la société où nous vivons. Ce vaste vivier aux frontières poreuses inclut aussi, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances ; en un mot, la culture, réalité aux composantes étroitement enchevêtrées, à la prodigieuse complexité. Si les chercheurs en anthropologie ou en ethnologie, sciences éminemment non exactes, peuvent détailler et analyser les éléments et les dynamiques de la ou des cultures qu'ils étudient, la réalité culturelle ne peut qu'échapper à l'homme du sec. Elle lui glisse littéralement entre les doigts même si, qu'il le reconnaisse ou pas, il vit lui-même dans ce bain et en est imbibé. La multiplicité et la fluidité ne peuvent que le narguer.

Deux variétés de l'*homo faber*, le *politicus*, et bien sûr l'*economicus*, sont portés à traiter cette matière comme si c'était de la terre, du métal, du béton, du capital financier : tous ces éléments mesurables, malléables et corvéables à merci. L'aventure du IIIe Reich a été, entre autres choses, une tentative sèche et musclée de reformater la culture allemande selon des paramètres hygiénistes qui l'ont fait déclarer dégénérée, et donc putride, d'où l'abolition d'une

immense somme d'œuvres intellectuelles et artistiques nées hors du giron national-socialiste, sans compter le sort infligé à tout un peuple jugé putrescent.

Mais côté formatage, n'assistons-nous pas, menée par responsables politiques et administratifs et grands actionnaires, à une gigantesque entreprise de dessiccation de la culture, du moins dans le domaine des arts, par le progrès du travail d'opérationnalisation, de quantification et de gestion de toutes choses humaines? Tel est en tous cas le point de vue d'un nombre croissant d'analystes de la société contemporaine. Ainsi le sociologue Vincent de Gaulejac, dans son ouvrage au titre évocateur, *La société malade de la gestion* (Seuil, 2005), pointe-t-il la gestion en tant que relevant d'une idéologie « quantophrénique » (une pathologie qui consiste à vouloir traduire systématiquement les phénomènes sociaux et humains en langage mathématique, écrit l'auteur) vouée à réduire l'humain à une ressource de l'entreprise et à instaurer dans celle-ci une implacable et déshumanisante lutte des places. Ce que critique cet ouvrage, c'est une culture ne se reconnaissant pas comme culture, qui fait de la culture au sens évoqué plus haut une matière à réduire en unités mesurables et gérables. Exploitable à merci? Sans doute aussi. En tous cas, une matière implacablement dessaisie de son humide¹.

Mais pour revenir au niveau des interprétations plus ou moins sauvages de Jonathan Little sur la psyché nazie, on peut creuser un peu plus avant la notion d'humide sur le plan individuel. Ce dont l'homme du sec se méfie, c'est bien sûr de toutes ses pulsions, de ses fonctions désirantes. Cela, c'est non pas l'humide, mais le liquide, ou plutôt ce qui peut rappeler la lave volcanique, comme l'évoque S. Freud quand il parle en 1923 du chaudron bouillonnant du « Ça ». Ces forces brutes, chtoniennes, l'homme qui récuse l'humide peut les accepter en tant que moteurs fondamentaux de son action et de sa passion. Il peut même leur réserver un culte quasi-religieux et les relier à la divinité, ce qui lui évitera de les mettre en question. Ce dont il se tient le plus loin possible et qu'il tient tant à éliminer de sa vie, c'est la périphérie de cette lave, la région entre celle-ci et les rebords secs et solides du volcan qui la contient : rêves, rêverie, songes, souhaits, aspirations, tentations, fantasmes, vague à l'âme.

L'humide comme lieu psychique

Cette région de la psyché que S. Freud nomme « le » pré-conscient est, dans sa première théorie de la psyché (1895), un « lieu » psychique, intermédiaire entre l'Inconscient et le Conscient. Dans sa seconde théorie (1923), Freud

reconnaît aux trois instances qu'il désigne comme constituant l'appareil psychique (Ça, Moi et Surmoi/Idéal du moi) la possibilité de se présenter comme carrément inconscientes ou avec un degré variable de conscience allant de l'obscur au clair, avec entre les deux de vastes régions de clair-obscur. La zone pré-consciente est une zone-tampon entre les contenus profondément refoulés de la psyché et la vie consciente ou encore, une caractéristique de certains éléments de la vie consciente qui est de se dérober à la conscience claire et de n'apparaître à celle-ci que sous forme de compromis. Le rêve est l'exemple paradigmatique de cette opération de formation d'arrangement entre les exigences du profondément refoulé et celles de la vie consciente².

Dire que des événements psychiques, des représentations sont situés dans « le » pré-conscient ou qu'ils se caractérisent par leur qualité d'être clairs-obscurs, laisse en suspens la question de la fonction de cette qualité ou de cette instance. J'avance que cette instance ou cette qualité exerce une fonction analogue à celles des zones humides dans la nature. Ainsi, lorsqu'une personne a à encaisser un « coup dur », tels les effets sur elle d'une séparation, d'un décès, d'une profonde remise en question ou d'une crise sociale, elle risque de se voir complètement envahie, submergée par le choc émotif que cela lui provoque. Si elle n'a pas développé de carapace la rendant plus ou moins insensible, pour l'immédiat du moins, à ce qui lui arrive, elle devra, pour que la vie, sa vie continue, avoir recours à des moyens d'atténuation. Nommément aux « mécanismes de défense » que son histoire personnelle l'aura portée à développer. Or chacun de ces mécanismes a comme effet de faire refluer le trop-plein affectif dans des zones de la vie psychique que l'on pourrait qualifier d'humides. L'affect n'est pas évacué, il est toujours là avec ses exigences de décharge. Mais son retrait dans la pénombre ou dans cette zone intermédiaire de l'expérience permet à la personne de continuer à vaquer aux exigences de sa vie.

Cette zone humide peut être un lieu où les affects se transforment en mares toxiques, par le fait qu'ils sont coupés du courant, emprisonnés dans des anfractuosités, des cryptes, diraient Abraham et Torok, les condamnant à abriter et à nourrir d'étranges infusoires. On est alors embourbé dans ce que Bachelard nomme l'eau lourde, l'eau de mort. C'est la pathologie de l'humide, qu'on retrouve dans la dépression et la mélancolie. Freud a bien expliqué dans *Deuil et mélancolie* (1917) de quoi se compose le marécage étouffant du deuil pathologique et comment il emprisonne celui qui en est affligé dans « l'ombre de l'objet » et dans l'auto-aversion. René Kaës élabore dans plusieurs de ses ouvrages comment dans des familles, des groupes ou des institutions, des

« pactes dénégatifs » ou « pervers » entre les membres peuvent dresser des digues infranchissables contre la circulation de la parole et de la psyché.

Le reflux dans les marais peut toutefois permettre tout autre chose qu'une dérive mortifère, un apaisement illusoire ou parfois même un clivage, dont l'issue est toujours incertaine. Les marécages et les tourbières sont des lieux d'une grande complexité. En marge des courants tumultueux, leur richesse discrète et réservée constitue un vaste incubateur. Pour le monde psychique, l'humidité du pré-conscient est un gage de vie et éventuellement d'une transformation de l'expérience. À l'abri pour un temps du courant parfois cruel de la vie consciente, affects ou images insoutenables peuvent se déposer et trouver des issues qui seraient inconcevables et impraticables dans les rapides de la crise.

Wilfred Bion avance même que cette fonction de transformation d'expériences excessivement intenses en expériences rendues métabolisables par leur retrait dans une zone « intermédiaire » s'exerce dès les débuts de la vie. Sauf qu'alors, c'est la mère qui met en oeuvre cette fonction par sa capacité de « rêverie ». C'est elle qui, en les « rêvant », c'est-à-dire en les laissant résonner et bruire en elle, puis en les traduisant en paroles ou en sons, onomatopées et gestes rassurants, transforme les émotions primitives et incontrôlables du nourrisson et de l'enfant (tous ces éléments relevant de la « fonction bêta », selon les termes de Bion) en impressions sensorielles et affectives intégrables et utilisables dans l'imaginaire de l'enfant. C'est là l'essentiel de la fonction « alpha », dit Bion, permettant à l'enfant de porter son expérience brute à la pensée et de l'intégrer à sa propre rêverie puis, plus tard, à une sensorimotricité maîtrisée.

Donald Winnicott avance sur le même terrain lorsqu'il parle de la « préoccupation maternelle primaire » rendant la mère particulièrement sensible aux besoins de l'enfant et à son état interne. C'est cette vive sensibilité qui permet à la mère « l'élaboration imaginative de l'expérience physique de l'enfant », et l'expression dans les soins et dans sa façon de porter l'enfant (le « *holding* ») de ce que cette élaboration lui a permis de saisir.

Mais Winnicott pousse encore plus loin l'idée d'une essentielle zone intermédiaire par sa notion de la « transitionnalité ». Selon lui, il relève de l'évolution normale de tout enfant que celui-ci traverse une zone marquée par des « phénomènes transitionnels ». Ceux-ci se caractérisent par le fait que dans la subjectivité de l'enfant règne un flou entre ce qui est en lui et ce qui est au-dehors, ou entre ce qui est lui et ce qui est l'autre. On pourrait dire que pour l'enfant vivant dans cette zone, ce qui est lui et en lui, et ce qui est

autre et à l'extérieur de lui se confondent. La « réalité » est pour lui inséparablement intérieure et extérieure. Il s'agit ici d'une zone et d'un temps de transition entre un état d'indifférenciation et la capacité à la fois d'être seul et d'être en relation. La popularisation de cette notion s'est effectuée, comme on le sait, par la mise en exergue d'un des phénomènes de cette zone et de ce temps, celui de l'attachement à un « objet transitionnel ». Cet objet est souvent le doudou que l'enfant a à la fois trouvé et créé comme intermédiaire entre lui et non-lui. L'objet n'est pour lui ni moi, ni non-moi. Attaché à son doudou et en jouant avec lui, l'enfant s'apprivoise peu à peu à la fois à l'altérité et à la subjectivité...

L'humide comme analogue de la rêverie de la mère, de la préoccupation maternelle primaire, de l'aire et de des phénomènes transitionnels : serait-ce étirer un peu trop la métaphore ? Chose certaine, si le présent texte fait par association la défense de l'humide, il ne peut qu'inclure à ce plaidoyer celui voué au respect par le parent de la lente transition chez l'enfant entre, d'un côté, l'état où lui et non-lui se confondent comme les composantes d'un fluide et, de l'autre, l'état assimilable à un terrain assez ferme où il devient capable de dire et de porter le « je » et le « tu ».

L'humide et les mots

... dire et porter ces mots, « je » et « tu ». L'opération la plus salutaire dans la zone intermédiaire, transitionnelle, humide est sans doute celle d'une rencontre entre ce qui se cherche, insoutenable ou extatique, et ces êtres amphibiens que sont les mots. Ceux-ci vivent et se développent sur la terre ferme de la présumée maturité, où ils ont la plus grande partie de leurs racines et où ils règnent en maîtres. Mais une part de leur système racinaire s'avance en milieu humide, d'où ils tirent des nutriments essentiels à leur évolution. Et ces nutriments leur viennent largement des expériences humaines que leurs porteurs ont déposées au long des siècles dans ce milieu imprégné d'images et d'émotions, se cherchant des voies d'expression. La zone humide de la psyché est celle d'où germent les mots pour dire ce qui ne peut se résoudre, ou du moins se calmer et prendre sens, que par la parole.

Or la parole, les mots qui se forment dans la pensée puis dans l'appareil expressif d'un individu, sont inséparables de l'humide sociétal évoqué plus haut. Comme l'a tant souligné Winnicott, c'est à même la culture, cet espace potentiel enraciné dans les phénomènes transitionnels, que nous créons et que nous parlons. C'est elle, et en particulier cet ingrédient-catalyseur qu'est la langue et son cortège historique, qui met à notre disposition des formes qui

organisent la matière parfois crue et anarchique d'expériences difficiles, ou du moins d'images, de sentiments épars, « entre deux eaux », se cherchant un sens : une direction et une signification.

Toute parole n'est évidemment pas humide. Il peut même arriver que dans l'acte de parole lui-même, une référence trop directe à l'humide apeure et angoisse la personne qui parle. Ainsi en est-il de cette patiente incapable de prononcer le mot « menstruations » et lui préférant systématiquement le mot « règles », tellement plus rassurant et si loin de connotations en lien avec des fluides. Certains parleurs s'en tiennent aux formes les plus convenues, les plus linéaires, les moins imprévisibles, celles que leur suggère la frange conventionnelle de leur culture personnelle. Ils évitent de cette façon les dérives loin de leurs repères familiers, fondations, fondements sur la terre ferme de leurs certitudes. Quelle meilleure façon de se prémunir contre le dérapage dans le courant que de se tenir loin des zones humides ? Et donc de ne prendre de la langue que les mots et les phrases les plus standardisés ?

On ne saurait reprocher à quiconque de suivre cette voie, si tant est qu'un parleur conventionnel a peut-être connu dans sa vie des moments où les savanes d'une parole plus libre lui ont fait perdre pied, ou la face : « Comment oses-tu dire... ! ? ». Mais quiconque cherche à parler trouvera dans un appel à revisiter prudemment ses zones humides, une ouverture vers une vitalité dont il s'est sans doute coupé. L'hôte qui formulera cette invitation fera bien d'ouvrir les sens du parleur aux parfums, aux sons, aux couleurs des zones à revisiter, dont il connaîtra lui-même les vibrations, tout en assurant des haltes en terrain ferme ou sur des passerelles éprouvées.

Cette invitation à visiter des zones dites humides est inséparable d'une ouverture à l'incursion dans des méandres, des détours, des replis qui peuvent s'avérer des dédales, des labyrinthes, voire des maquis, ou bien des lacs, merveilles cristallines de paix et de vivant silence. Les fluides sont ainsi faits que leur cours et leurs parcours échappent à la linéarité, s'insinuent par les voies de moindre résistance pour porter leurs nutriments ou leurs toxines, là où on pourrait penser qu'ils ne sauraient avoir accès. C'est pourquoi le seul véhicule adéquat est ici la parole libre.

À titre d'ouverture à parler et à visiter ses zones humides, un certain type de groupe constitue un milieu privilégié. Il s'agit des « groupes de parole » mis en place dans une optique de libre association. Didier Anzieu, René Kaës et leurs collègues, ainsi que le mouvement Tavistock, ont élaboré un dispositif dans ce sens. Ces groupes peu structurés, encadrés par un dispositif pertinent et par des personnes formées à l'écoute de l'inconscient, convient

leurs membres à quitter les balises réconfortantes de leur terre ferme et à s'avancer là où ils ne sont jamais sûrs d'avoir pied. En regard d'une démarche analogue poursuivie seul à seul avec un analyste, le contexte groupal offre le double avantage d'intensifier et de complexifier les dérives dans l'humide, c'est-à-dire le préconscient, et d'offrir à tous et à chacun une multitude de pierres de gué. Car là où l'un ne parvient pas à se représenter clairement ce qu'il tente de cerner, ne trouve pas les mots pour le dire, un autre peut offrir une représentation et un terme, une expression, qui frappe juste et relance la recherche pour chacun. Ces pierres de gué sont à la fois des « pare-excitations » à l'égard des forces brutes qui grouillent dans l'eau, et des repères permettant de les identifier, de les cerner et de leur donner sens. De tels groupes exercent pour tous et pour chacun l'équivalent de la « rêverie » et de la « fonction alpha » qu'accomplit la mère vis-à-vis des stimulations internes et externes auxquelles l'enfant est confronté.

Ces groupes n'échappent pas à la possibilité de régression vers des états de stagnation étouffante. Des fantômes de putréfaction, d'extinction de toute vie, de transformation en tourbière, de cimetière de végétation, circulent avec l'angoisse qui s'amplifie. L'humide fait alors cruellement défaut. Seule une relance de la symbolisation, équivalente à l'ouverture d'une vanne d'eau fraîche, peut libérer le groupe de cette fantasmagorie et réamorcer le cycle vital. Règne alors un appel pressant, si silencieux soit-il, à l'exercice de ce que Kaës appelle la fonction de porte-parole. Telle que la mère l'exerce avec l'enfant, cette fonction comporte toute une dimension liée au préverbal : mimique, ton de la voix, regards et toucher, si tant est que cette parole doit toucher ceux qui l'entendent. L'autre dimension impliquée ici est que l'apport maternel est exogène : ce que la mère apporte lui vient d'ailleurs. Elle porte et apporte la parole d'un autre ou d'un ordre intersubjectif auquel elle est elle-même assujettie. Rapporté au marasme d'un groupe en proie à des fantômes de croupissement, ces dimensions se relient aux qualités non ou paraverbales des paroles prononcées alors par le porte-parole et au fait que ces mots, tout en reflétant bien ce qui se passe dans le groupe, s'ouvrent et ouvrent sur quelque chose de plus large, de plus englobant que le drame vécu dans et par le groupe. C'est la précieuse nouvelle eau d'une mise en perspective prenant sa source dans l'expérience d'une personne qui « est passée par là », puis en a développé une compréhension large et étayée par une théorie pertinente.

L'humide comme état de la matière physique et psychique est-il préférable au sec et au liquide ? À la terre ferme du moi conscient et au flux et reflux bouillonnant du Ça ? Et les voyages dans l'humide peuvent-ils s'effectuer autrement que par contours, courbes, arabesques, volutes ? Le point de vue oeuvrant dans les pages qui précèdent postule que les trois états de la matière psychique sont complémentaires et indissociables. Leur exploration ne peut faire l'économie d'une liberté de parole épousant les contours fugaces et changeants de ce qu'on tente de retracer. En cette matière, la ligne droite est un leurre et la terre ferme un mirage, toujours terra incognita, si tant est qu'il y a de multiples versions possibles du repère présumé qu'est notre histoire personnelle. Comme J.-B. Pontalis le souligne de diverses manières, le moi solide et univoque auteur de cette histoire est une illusion. Tout au plus pouvons-nous en assumer la fragilité, et la nôtre.

Quant à la matière magmatique sur laquelle nous sommes fondés, nous n'y avons de toute façon accès que par et dans ce composite de liquide et de terre que j'ai appelé l'humide.

André Jacques
jacques.andre@uqam.ca

Notes

1. Les travaux de Roland Gori, son Appel des appels (2007) et son dernier livre *La fabrique des imposteurs* (2013) constituent une réponse vigoureuse à cette dérive.
2. Dans un article magistral intitulé « La catégorie de l'intermédiaire chez Freud : un concept pour la psychanalyse ? » (*L'Évolution psychiatrique*, 50, 4, 1985, 893-926), René Kaës fait un relevé de cette catégorie dans l'ensemble de l'œuvre de Freud, lui permettant de placer la pensée de l'intermédiaire au cœur de la pensée de la psychanalyse et de la technique psychanalytique. C'est ainsi que le rêve, l'objet, la parole, le chef, le moi, tous êtres-frontières, sangs-mêlés, êtres mixtes, bâtards, habitent-ils tous le Mittelsreich, le royaume de l'intermédiaire, ou selon ma métaphore, celui de l'humide.

Références

- Abraham, N. et Torok, M., 1999, *L'écorce et le noyau*, Paris, Le Livre de Poche.
- Bachelard, G., 1942, *L'eau et les rêves*, Paris, José Corti.
- Bion, W. R., 1962, *Learning from Experience*, London, Heinemann ; New York, Basic Books.
- De Gaulejac, V., 2005, *La société malade de la gestion*, Paris, Seuil.
- Durand, G., 1994, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.
- Freud, S., 1900, *L'interprétation des rêves*, chap. VII.
- Freud, S., 1923, *Le moi et le ça*.
- Kaës, R., 2007, *Un singulier pluriel*, Paris, Dunod.
- Little, B., 2008, *Le sec et l'humide*, Paris, L'arbalète-Gallimard.
- Pontalis, J.-B., 2003, *Traversée des ombres*, Paris, Gallimard.

RAPPEL (« Regroupement des associations pour la protection de l'environnement des lacs et cours d'eau ») <http://www.rappel.qc.ca/>.

Winnicott, D. W., 1987, Transactional Objects and Transitional Phenomena, in *Through Pediatrics to Psychoanalysis*, chap XVIII, London, The Hogart Press.